

Sannyasi, 1 : L'arrimé.

Après les méandres du cœur (voir en archives), les aléas des lieux habités, possédés et donc possédant...

Imaginez-vous Lélian propriétaire ?

Ce mouvement du sédentaire, le second de Sannyasi, recueil inédit, s'intitule L'Arrimé. Il se situe en divers continents que j'ai fréquentés.

L'arrimé

- 01 - Voisinages
- 02 - Volcan
- 03 - Bondy
- 04 - Pains
- 05 - Le figuier
- 06 - Mal de chien
- 07 - Géniteurs
- 08 - Le cerf
- 09 - Ruban
- 10 - Crâne
- 11 - Logis

Logis

Entre vampire et vipère
J'ai mis
Mon réchaud, mes étagères,
Mon lit
Et contre ton flanc, falaise,
Je dors
Sur pilotis, ma foi, fort
A l'aise.
Toc ! un vampire en prière
A chié sur mes plafonds...
Je dors, je mange, je bois
Je fume
Meilleur entouré d'effroi
Sans plume,
Je goûte en mon galetas
Panique
Les fondements des méta
-physiques.
Une vipère soupire
Aux fissures du parquet...
Or je vis. Je me maintiens.
J'existe.
Ma joie à tous les venins
Résiste
Sans prier à mon secours
L'opium
D'un dieu dit d'amour si sourd
Aux hommes !

Voisinages

Tous me cognent par-dessus :
Mes voisins se font la guerre
Sur mes plafonds à raffuts,
Des flics en hélicoptère
Foudroient la ville en revue
Même dieu crachant tonnerre
Aux oreilles des tribus.
Tout cogne dur par-dessus !

Tous me roulent par-dessous :
R.E.R. et compresseurs,
Le gaz, les eaux, les égouts
Les bagnoles à moteurs
Comme des diables s'ébrouent
En décibels pétroleurs
Lancés fous à sourdes roues.
Tout roule fort par-dessous !

Coincé au troisième étage
Du 26 rue Thurimbaud,
Moi, je glisse entre les rages
Les vitesses, les marteaux
Des énervés voisinages,
Je glisse (quoi ? du langage !)
L'humain mélodieux des mots
Au silence d'une page.

Volcan

Habiter un volcan ? Facile :
Suffit d'un cuir ignifugé
Par des ans d'incendies fossiles
Où le cœur s'endort sans danger.
Ce cuir blindé en indulgence
Impavide aux feux des passions,
Comment l'obtenir ? Hé, patience !
Chaque jour éteint la cuisson.

Juste besoin d'un peu d'âge
Pour décatir en Pompéi.
Lave en torrent, cendre en nuage,
Vient un beau soir qu'on en sourit.
Quelle joie d'entrer en vieillesse :
Chacun enfin soi-même quand
Aucun séisme au coeur ne blesse
Peut s'endormir dans son volcan.

Chanson de Bondy

Le gros béton qui mont' qui monte
Il a brouté mes bois d' Bondy :
N'a plus du muguet qui raconte
L'amour couvé par mes jeudis,
Plus du coucou que j'entendis
Cache-cacher à chaque ponte.
Adieu, ma forêt de Bondy !

Bien sûr, y a plein de gens qui s'aiment,
Des cocus même plus qu'avant
Étagés dans leurs H.L.M.,
Des rêveurs, de nouveaux vivants.
C'est Bosquets-lès-Mostaganem !

Mais quel sourd entend le coucou
Surgi des forêts en sommeil
Lancer l'appel d'un rendez-vous
Sous les bétons de Montfermeil ?

Pains

Pain de campagne, pain viennois
Pain fantaisie, pain conformiste
Pain frais, pain froid, pain surgelé
Pain chaud, pain brûlant, pain brûlé
Pain mou, pain dur, pain implacable
Pain aux raisins, pain raisonnable
Pain rassis, pain relevé
Couché, debout, en joue, tirez
Pain perdu jamais retrouvé
Flûte, bâtard, ficelle, pistolet
Pain au son, pain aux lumières
Pain complet, pain quotidien
Pain au lait, pain mollet, pain de mie
Demi-pain gris, demi-pain bis
Pain noir, pain bleu, pain blanc, pain rouge
Pain métissé, pain aux cinq céréales
Pain sec, mouillette, pain béni
Béni oui oui, pain panini
Et pain azyme, à zim boum boum
Pain sur la planche et planche à clous.

Figuier de Vence

Figuier saltimbanque, perché
Comme un coq au roc du clocher,
Espères-tu du haut des pierres
Lancer de plus fortes prières ?

Tu fais du cirque : tu déhanches
Trop maladroitement tes branches
Pour singer l'ombre de la croix.
Et tu prierais ? En quel patois?
En végétal, latin qu'emportent
Les balayeurs des feuilles mortes ?

Dieu n'est que sourd : lance plutôt
Des figues en becquée aux marmots,
Toi qui, trop haut, jamais n'accouches
D'une douceur à mettre en bouche !

Figuier sur ma place Godeau,
Oui, mon trop haut, tu fais bigot,
Tu fais tartuffe en arbre artiste
Du credo exhibitionniste !

Mal de chien

A Vasant Raichoor, i.m.

Le chien, maman, là dans mon ventre,
Il veut sortir. Je sens ses dents.
Ça me déchire tout dedans.
Maman, j'ai si mal dans mon ventre !

Il a la salive brûlante.
Il veut sortir. Ses griffes rognent.
Il mord, il taille, il bourre, il cogne.
Maman, tire-le de mon ventre !

Il tourne enragé dans la cage
De mes boyaux, de mes poumons.
Ça fait trop mal, ça fait, maman,
Envie de dormir chez les anges.

Géniteurs

Parfois il recomptait neuf mois avant
Le 26 août, matin de sa naissance :
Il calculait quel jour exactement
Papa maman l'ont mis dans l'existence.
Espérant se tromper - oh ! que ce fut
Le jour ou mieux dans la nuit de Noël
Que leur messe d'amour l'aurait conçu
Avec ce qu'il convient de solennel !
Or l'almanach balaie tel scénario :
Il l'engendra d'un banal coup de tendre
D'avant sommeil son Alphonse Vigneau,
Un banal vendredi 25 novembre.
Maman tenait son premier-né au sein :
Elle en croyait demeurer infertile ;
Des précautions elle n'employa point
Pour m'empêcher d'établir domicile.

Quels jeux en amour goûtaient mes parents ?
L'enfant s'interdit de songer aux gestes
Qui ont initié sa venue au temps.
Cette pensée même a relent d'inceste.

Désir ou devoir ? L'orgasme ou l'ennui ?
La caresse longue ou le rouge orage ?
Comment s'engagea ce dont aujourd'hui
Il reste, vieillard, lointain témoignage ?

Cerf fantôme

Dans le palais de Versailles
Erre un dix-cors égaré
Depuis deux, trois millénaires.
Il a perdu sa forêt
Et son ombre sur la terre.
Il cherche son lit de paille
Entre les bronzes royaux.
Depuis deux, trois millénaires
Il n'a pris aucun repos.
Sur le front, il porte l'arbre
Accablant de ses vieux bois
Qu'il brosse aux piliers de marbre
Élevés pour feu les rois.

Où sont mes chênes ? L'Histoire
Dans ce musée tient salon
En stucs bavards de victoires.
Où mon sous-bois ? Mes bourgeons ?

Les glaces ont perdu le tain
Qui mirèrent des empires.
La nuit seule semble y luire
Et s'y dispose en bassins
Pour la soif du cerf fantôme.
Sur l'eau noire des miroirs,
Reflet de feu les royaumes,
Il pose un mufle de glace
Et s'étonne de n'y boire
Que l'écho du temps qui passe.

Ruban rouge

La Corday dans sa charrette
Les Parisiens l'injuriaient :
Elle allait perdre la tête
Dans la sciure du panier.

Mais tous ils firent silence,
En retirant leur bonnet
Devant l'ex-reine de France
Conduite à guillotiner.

Aux Tuileries promenant
Sous l'ombre bleue des tilleuls,
Je trouve un nœud de ruban
Rouge sang, couleur du deuil.

La cocarde qu'il fallait
Aux Antoinette ou Charlotte
Quand leurs chapeaux ont roulé
Sous les pieds des sans-culottes.

Je l'ai mise à ma casquette,
Leur cocarde d'échafaud,
Et je la porte en rosette
Du sida, présent couteau.

Crâne

Bien bon de me voir offrir
La jolie boîte où ranger
Mes fouillis de souvenirs
Sous mes brouillards de projets.
Dans quel ordre vais-je y mettre
En baragouin de maman
Les délires géomètres
Des vérités que je mens ?

Tout l'univers dans la boîte
Que je mets sous mon bonnet :
Galaxies et sentiments,
A ma règle j'acclimate
L'univers désordonné !

Ma boîte à cuver ce monde
Que je vendange des yeux,
Du nez, du goût, des esgourdes
Saoules des temps et des lieux,
Ma boîte à rêver ces dieux
Qu'on engendre de la foudre
En guettant le tremblement
Qu'en nous la mort fera fondre.
Boîte à secrets, à langages,
Coffre à savoirs combinés,
Cage aux songes que j'engage
Sous mon sac à raisonner,
Dans la veille et le sommeil
Ma bonne boîte à merveilles !

Ma bonne boîte à tout faire
Dans ma vie au quotidien,
Je mourrai si je te perds
Et quand je meurs que devient
L'univers que tu contiens ?